



# LA CLEF DES VOÛTES

– LIVRE SECOND –

## **Les passeurs du Puits-des-âmes**

Jean-Paul DEBANNE

Illustrations: Liz DEBANNE

# CHAPITRE 1

## Retour dans l'autre réalité

« Oh ! Regardez : ses paupières s'ouvrent à demi !  
J'espère que... ça ne veut pas dire qu'il est...

– Non... Il est juste encore un peu inconscient. Dans quelques instants, il sera pleinement réveillé.

– Vous croyez qu'il nous entend ?

– Oui, mais n'essayons pas de le ranimer de force. Laissons-le revenir à lui progressivement.

– Oh, s'il vous plaît: je peux rester près de lui ?

– Assurément... Nous allons vous laisser ensemble, tous les deux. Quant à nous autres, nous allons nous entretenir des opérations à venir. »

Les formes confuses s'éloignèrent une à une, sauf celle qui s'était proposée de me veiller. Quant à moi, je ne pouvais pas bouger le petit doigt, tiraillé que j'étais entre sommeil et réveil, entre chimère et réalité. Je flotais dans un état semi-comateux, m'extirpant à grande peine de ce tourbillon d'extravagances qu'on appelle un rêve, si frais dans ma mémoire qu'aucun élément ne s'en était encore effacé, malgré mon retour progressif aux choses conscientes.

Et tandis que mes sens retrouvaient peu à peu leur acuité, mon esprit demeurait tout entier tourné vers ce qu'il venait de quitter, vers cet incroyable univers dans lequel il s'était complu, des heures durant ; des heures ou des mois : je ne savais plus bien, en fait... C'était comme si je sortais d'une longue hibernation.

Jamais je n'avais ressenti cela ; et pourtant, des rêves, j'en avais fait des milliers, comme tout le monde. Mais là, c'était vraiment inédit. Je me faisais l'effet d'être un arbre, au sortir de sa dormance hivernale.

Non seulement dans sa durée, mais ce songe avait été aussi exceptionnel dans sa richesse, sa trame et ses personnages. Je le revoyais encore, ce décor démesuré du *Pays-à-l'endroit*, tel que l'appelaient ses habitants, avec ses pics perdus émergeant d'un océan de nuages, et cette montagne bleue qu'il avait fallu gravir durant des jours et des jours, avant que de pouvoir enfin atteindre l'altitude où elle se confondait avec l'azur, là où se dressait ce promontoire ultime sur lequel il s'était passé tant de choses<sup>1</sup>...

Combien elles étaient dépouillées, ces rudes hauteurs qui nous avaient vus cheminer vers ce Ciel immense qui occupait toute la place, jusqu'à devenir pour moi la chose la plus certaine de ce monde irréel. Même les pentes et les cimes n'en étaient que le miroir voué à en refléter la teinte, que l'humble support destiné à y mener ceux qui choisiraient le sentier étroit et abrupt. Et il n'y avait rien d'autre que cette montagne sous ce Ciel, l'une soumise à l'autre ; rien qui eût été élevé par les hommes vers lui. Ni contre lui, du reste.

D'ailleurs, d'hommes, il n'y en avait pas dans cette âpre contrée. Tout au plus avais-je croisé un original de passage, une sorte de mage vêtu d'une robe safran. J'avais bien deviné aussi d'insolites silhouettes grises, mais elles tenaient plus du zombie que de l'humain. Pas d'hommes, donc ; seulement des êtres fabuleux, paraissant tout droit sortis d'un bestiaire médiéval : un

1 Ce numéro et ceux qui suivront renvoient aux notes situées en fin d'ouvrage.

couple d'ânes parlants, ailés comme des pégases et savants comme des énarques ; une panthère-griffon, elle aussi pourvue d'une large voilure ; un dahu des montagnes doté de pattes rétractiles et d'une faculté à se transformer en fauve titanesque ; un aigle géant aux plumes mordorées qui m'avait pris sous son aile ; sans parler des êtres plus immatériels, l'un en forme d'oiseau, et l'autre d'aspect humain, mais tellement éblouissants qu'on ne percevait que leurs contours. Encore ne s'agissait-il là que des bons...

Car les mauvais pullulaient en ces lieux désolés, où ils semblaient s'être réfugiés en masse après avoir été chassés de partout ailleurs. Ils étaient laids, la plupart du temps, alternant entre le vampire dégarni au regard mort et le scorpion volant d'aspect androgyne ; mais ils pouvaient aussi s'affubler d'une beauté séduisante, à l'image de leur chef, lequel n'avait pas hésité à se travestir en un quetzal aux couleurs chatoyantes pour mieux *tenter* de me berner. Parfois même, comble de la sournoiserie, allaient-ils jusqu'à s'approprier les symboles de l'innocence, comme ce panda pelucheux investi par un être démoniaque, et qui avait tout fait pour plonger ma compagne dans le désespoir<sup>2</sup>.

Ma compagne... J'allais l'oublier, elle qui m'avait suivi dans ce voyage initiatique, assisté dans les luttes que j'avais dû y mener, épaulé dans les épreuves qui nous étaient imposées. *Elle*, ma sœur d'armes. *Elle*, mon âme sœur. Comment avait-elle fait irruption dans mon songe, je ne sais... Peut-être rêvait-elle au même moment que moi, si intensément que nos deux rêves avaient fini par s'entremêler jusqu'à n'en faire plus qu'un. Toujours est-il qu'elle m'avait rejoint au cœur du Fabuleux, fuyant par la même occasion une réalité

trop affligeante. Car elle était malheureuse, Bérénice, accablée par de lourds fardeaux familiaux : maladie irrémédiable de sa mère, fuite du père, explosion du foyer... Ses parents avaient mangé *des raisins verts*, et elle en avait eu *les dents altérées*. Elle n'incarnait que trop bien sa génération, désenchantée, désespérée, perdue dans les marécages d'incertitudes creusés par la précédente. Bérénice était un crève-cœur.

Mais dans ce rêve à rallonges, elle avait été restaurée jusqu'au plus profond de son âme : l'aigreur avait fait place à la Joie, l'angoisse à la Paix, le rejet à l'Amour. Elle avait retrouvé un sens à sa vie, une saveur inédite qui avait rempli et rafraîchi son cœur comme ferait un torrent jaillissant dans un oued si longtemps délaissé. Aujourd'hui, elle était sauvée de ses vieux démons, et elle n'avait plus qu'une idée en tête : sauver les siens de la même manière, une fois revenue parmi eux.

Car retour il devait y avoir, pour elle comme pour moi. C'était inévitable. Sans doute était-ce justement ce qui m'arrivait en cet instant, où je me sentais sortir peu à peu d'une torpeur, si lourde qu'il n'y avait guère de doutes sur sa nature : ce devait être un coma profond. Certes, je me rappelais avoir été anesthésié, en vue de subir une opération du cœur ; mais aucune substance n'aurait pu plonger mon esprit dans un sommeil si long et agité ; ni m'inoculer cette pensée lancinante de revenir d'un autre monde, tout aussi concret que celui-ci. Peut-être même plus.

Ces voix que je venais d'entendre autour de moi, ces formes encore floues que j'avais perçues à travers mon engourdissement, devaient être celles du docteur et de mes proches, lesquels venaient de quitter ce qui

était à coup sûr une salle de réanimation. Quant à la bonne âme qui était restée pour me veiller, il s'agissait sans doute de ma mère. Au fur et à mesure que les brumes de la léthargie se dissipaient dans ma tête, je distinguais de mieux en mieux les contours de son visage. Je sentais aussi sa main qui tenait la mienne. Oui : ce ne pouvait être qu'elle... Qui d'autre ?

« Mam... Maman ? bredouillais-je avec peine.

– Aaah non, mon bonhomme, me répondit en riant une voix familière. Là, y'a erreur sur la personne ! Moi, c'est Bérénice, tu vois... *Ta* Bérénice.

– Ma Béré...? Mais... je... je rêve encore, alors...

– Pas plus que je ne suis ta mère. Ici, c'est pas un rêve, Nathanaël : c'est plus vrai que vrai, plus réel que dans notre réalité à nous. J'en suis sûre, maintenant. On est vraiment en train de vivre ce qu'on vit, tu sais. Arrête de te faire des films : ouvre les yeux ! »

Ce que je fis. Ma vision se précisa et dut se rendre à l'évidence : la frimousse espiègle qui était penchée sur moi, éclairée par un regard bleu-gris et encadrée de boucles blondes, appartenait bien à la fille de mes rêves. Elle semblait soulagée de me voir revenir à moi. A moi et à elle, par la même occasion.

« Dis donc, ajouta-t-elle en feignant un reproche, faudrait arrêter de me flanquer les jetons en jouant les moribonds, hein ! Ça fait déjà deux fois, j'te signale<sup>3</sup>. Ben mon vieux, sauter d'un monde à l'autre, ça ne te réussit pas, ma parole ! C'est quoi, c'te santé ?

– Sauter d'un monde à... ? Tu ne veux quand même pas dire que... qu'on est passé dans...

– Eh ben si, justement... T'as fini par comprendre. Bienvenue sous la Seconde Voûte, mon gars ! »

La *Seconde Voûte*... Rien que de réentendre ce nom maudit, un frisson désagréable me parcourut l'échine. C'était ainsi que les habitants du Pays-à-l'endroit nommaient le territoire de nos ennemis jurés, celui du Destructeur et de ses hordes de brandons-obscurs<sup>4</sup>. Ces derniers avaient tout fait pour nous empêcher d'y accéder, en nous tendant embuscade sur embuscade, en kidnappant notre esprit dans le but de le noyer dans la Vallée-des-brumes, cette région de désespoir irrémédiable qu'arpentaient des silhouettes grisâtres. Mais finalement, après être parvenus tout en haut de la Première Voûte, à la fin de ce que nous croyions n'être qu'un rêve, nous avons pu infiltrer la Seconde. Et c'était là que je venais de faire surface !

Mon regard se détacha de celui de ma compagne, et se promena quelques instants sur l'étrange décor qui nous entourait: rien à voir avec une chambre d'hôpital ni avec une salle de réanimation... On aurait plutôt dit le dispensaire de Tarzan, avec une végétation dense en guise de murs et des frondaisons comme plafond. J'étais couché à même le sol. Et pas de quoi appeler l'infirmière de garde, même en tirant sur les lianes ! Ça et là s'élevaient des fougères arborescentes dont certaines atteignaient plusieurs mètres de haut, et qui semblaient parfaitement s'accommoder de la moiteur environnante. Car il faisait moite, c'était le moins que l'on pût dire : l'humidité transpirait de partout, jusque sous ma couverture en poils de dahu, ce qui me valait une détestable sensation de froid, malgré la douceur de la température ambiante. J'aurais dormi dans une serpillière mal pressée que ça n'aurait pas été pire ! De quoi se retrouver perclus de rhumatismes.

Rien d'étonnant, au vu des haillons de brume grise

et saturée qui flottaient alentour, ancrés sur les cimes d'arbres gorgés d'eau des racines aux ramifications, jusqu'à leur tronc qui s'enfouissait sous une épaisse toison d'épiphytes, de mousses et d'autres végétaux aériens. De nombreuses souches en décomposition jonchaient le sol spongieux, envahi de basses fougères et d'arums blancs, ces fleurs en forme de vase qu'on voit souvent pousser près des ruisseaux ou des étangs. J'étais alité au cœur d'une véritable *forêt-des-nuages*, comparable à celles qui couvrent les montagnes bordées d'océans, que les alizés viennent imbiber de leur sueur.

Quoi, c'était ça, la Seconde Voûte ! Cette luxuriance enchevêtrée, avec des bosquets fleuris et des sources camouflées qu'on entendait rire tout autour de nous ? J'avais peine à le croire, moi qui avais déjà été dressé\* une fois vers ce royaume maudit, pour échouer dans un antre obscur et putride, peuplé d'êtres réprouvés et dénaturés, d'une laideur indicible, au service d'un fou ivre de haine et de pouvoir<sup>5</sup>. Moi qui m'attendais à replonger dans cet enfer, je me retrouvais presque en Eden ! Un éden un peu humide, certes, mais qui tenait plus de la forêt d'émeraude que de l'enfer vert.

Et pourtant... N'était-ce pas là le territoire de notre pire ennemi, un lieu de prédilection pour celui qui s'était fait connaître à moi sous la forme d'un quetzal sournois aux plumes ondulantes comme des vipères<sup>6</sup> ? Ne se retranchait-il pas derrière cette muraille végétale plus impénétrable qu'un fortin érigé par l'homme ? N'attendait-il pas, cet Oiseau-Serpent, une *occasion favorable* pour nous tomber dessus, comme font les mambas des

\* Entraîner vers une destination pas forcément désirée.

jungles d'Afrique, qui se laissent choir sans prévenir du haut d'une branche sur leur proie ? Oui... Il devait en être ainsi. Cette forêt dense, malgré ses apparences enchanteresses, n'était sans doute que la toile de l'araignée dans laquelle nous nous étions volontairement empêtrés. Et elle devait déjà le savoir, rien qu'aux vibrations positives que nous émettions malgré nous, et qui faisaient contraste avec l'obscur silence qui pesait sur ces lieux. Pas un chant d'oiseau. Aucun hurlement de singe dans les frondaisons. Rien. Un monde faussement vivant, en quelque sorte.

« Ça fait longtemps qu'on a atterri ici ? demandai-je à Bérénice, après qu'elle m'eût fait boire un peu.

– Quelques heures, pas plus... T'aurais vu le rush, à la sortie du tunnel<sup>7</sup> : c'était comme si tout le groupe avait été éjecté d'une soufflerie, et parachuté comme un commando au-dessus de la jungle !

– Ah oui, ça, je me rappelle. Même qu'on a tous ouvert nos ailes pour amortir notre chute.

– Ouais... sauf que toi, c'est un coup de sabot de Tryphose que t'as amorti ! En plein dans le ciboulot, mon pauvre Nathanaël ! Ça t'a tellement sonné que t'es parti en vrille, et qu'il a fallu que je te rattrape.

– Mais... qu'est-ce qui lui a pris, à cet âne bête ?

– Bah, rien du tout : sinon qu'il est aussi doué pour voler qu'une girafe pour faire du patinage artistique. On n'a pas idée, aussi : coller des ailes sur un baudet ! Il espérait quoi, le big boss<sup>8</sup> ? Le voir planer comme un flamant rose ? Pas assez des scorpions volants et des vampires géants : il faut en plus se coltiner des dangers publics dans nos rangs à nous ! »

Bérénice ne simulait pas son irritation. Depuis qu'un huitième membre s'était joint à notre petite troupe, une sorte de fêlure avait eu lieu entre les ânes parlants et les deux adolescents qui les montaient : elle et moi. Nous avons été choqués de voir l'intransigeance avec laquelle nos montures aux valeurs étriquées s'étaient opposées au sauvetage d'un inconnu laissé pour mort sur le chemin, et à son intégration au sein du groupe. Depuis, elles s'en méfiaient comme de la peste, et nous n'arrivions pas à comprendre pourquoi. Certes, le nouveau venu avait une allure un peu exotique et ressemblait à un moine itinérant hindou ; mais de là à voir en lui le loup dans la bergerie, il y avait un pas que ma compagne et moi nous interdisions de franchir. Cela d'autant plus que notre chef lui-même, le Dahu-Incarnat, avait clairement signifié qu'il acceptait cette nouvelle recrue. Mais les deux têtes de mules n'en démordaient pas, et elles s'obstinaient à bouder celui qu'elles considéraient comme un intrus. D'où la rogne de Bérénice, qui ne se privait pas de casser du sucre sur les dos de Tryphène et de Tryphose, nos deux ânes depuis peu dotés d'une impressionnante paire d'ailes qu'ils ne maîtrisaient pas encore très bien.

Le mieux qu'on puisse faire, lorsqu'une discussion se met à dériver vers la critique d'autres personnes, c'est de changer de sujet... Or justement, il y en avait un tout trouvé qui ne cessait de me turlupiner :

« Dis donc, Bérénice, tu crois vraiment que c'est plus qu'un rêve, ce qu'on est en train de vivre ?

– C'est clair ! répondit-elle d'un ton assuré. Je me demande même pourquoi t'as tant de mal à y croire. Un rêve, c'est pas net, et puis ça dure pas. Alors que nous, y'a des lustres qu'on se balade dans cet endroit

formidable, où tout est tellement plus vrai que dans notre monde à nous : les coins qu'on visite, les gens qu'on rencontre, les idées qu'on a... Ici, on va au fond des choses. On n'est pas dans un salon d'intellos qui discutent de tout sans s'engager dans rien. Ici, y'a pas de place pour le " j'y-crois-pas ", figure-toi !

– Oui, mais alors... marmonnai-je en me parlant à moi-même : alors, si on ne rêve pas ; mais si en même temps on n'arrive pas à se réveiller parmi les nôtres... Ça veut dire que toi et moi, on est...

– J'en sais rien, coupa Bérénice, à qui l'idée d'un départ définitif vers l'au-delà ne plaisait pas non plus. Mais je suis sûre d'un truc, ajouta-t-elle : c'est qu'on est vraiment tombé dans une autre réalité ; une sorte de *royaume* qui n'est pas de notre monde.

– Mais pourquoi ça nous est arrivés à nous ? Peut-être parce qu'on n'est pas trop vieux...

– Tu veux dire quoi, là ? Que pour les adultes, ce serait plus difficile d'y *entrer* que pour nous ?

– Tu sais, Natha : pour aller dans un bled où tout est à l'envers par rapport au tien, faut pas être borné. Faut pas avoir les œillères de ceux qui ne croient qu'à ce qu'ils ont vu chez eux ; faut aimer bourlinguer dans l'inconnu, passer les frontières entre l'ordinaire et le merveilleux ; faut être capable de larguer ses préjugés pour marcher loin des sentiers battus, pour nager là où la raison n'a plus pied, pour trouver les réponses aux vraies questions qu'on n'a soi-disant pas le temps de se poser... Et pour tout ça, tu vois, faut pas avoir trop grandi : dans sa tête, je veux dire, parce qu'alors, c'est fichu : le visa pour le pays de la vraie réalité où tout est à l'endroit, jamais on ne te le donnera...

– Et " on ", c'est qui, d'après toi ?

– Ben... celui qui nous y a menés, je suppose...

– Bien répondu, jeune fille ! », résonna en nous une voix puissante accompagnée d'un bêlement.

Au même moment, les épais taillis frémissèrent puis s'écartèrent devant la plus originale des patrouilles, conduite par un petit cabri pourpre à tête blanche, au regard humble et à l'aspect malingre. C'était pourtant lui qui venait de s'exprimer, avec cette assurance que je lui connaissais depuis notre première rencontre. Derrière lui venaient en trottinant nos deux ânes ailés, puis Eubulus, l'ascète effilé que nous avons secouru. Ce dernier avançait sans se presser, avec son maintien hiératique habituel. Pourquoi s'inquiéter de l'heure, quand on a le temps ? C'est la devise des Orientaux.

« Je constate que notre vaillant héros est réveillé ! ajouta le Dahu-Incarnat en s'avancant à mon chevet. Nous allons donc passer à la suite du programme.

– Euh... Tout de suite ? objectai-je, un peu surpris que mon état ne fût pas pris en compte. Je me sens encore un petit peu patraque, vous savez...

– Où est le problème ? demanda le petit chevreau. Il n'y qu'à prendre l'ascendant sur ton mal.

– Ah, j'ai compris... Vous voulez me faire comme pour Eubulus : vous allez chasser ma fièvre<sup>9</sup>.

– Pas moi, jeune homme ; c'est à toi de *proclamer* ta guérison. Ici, c'est la Seconde Voûte : il n'y a plus d'assistés ; seulement des *autorités*. »

L'affaire était claire : il me fallait obéir sans réfléchir, même si l'ordre paraissait hors de portée. D'une voix d'abord hésitante, puis plus affirmée, je commandai à mon état fébrile de me quitter ; ce qu'il fit sans tarder. Pour un autre monde, c'était un autre monde !